

LES VISITES PASTORALES DANS L'ARCHIPRÊTRÉ DE ROMBAS : L'EXEMPLE DE MARANGE

Avant de présenter la paroisse de Marange à travers les visites pastorales, un bref rappel historico-religieux et une présentation de l'archiprêtré s'imposent.

Le XVII^e siècle est marqué sur le plan religieux par la Réforme catholique, voulue au siècle précédent par le Concile de Trente. La cassure qui affectait la chrétienté depuis 1517 rendait cette réforme nécessaire. D'une part le protestantisme remettait en cause la doctrine catholique. De l'autre, l'Eglise connaissait une crise interne avec un clergé peu formé, des abus qui s'étaient progressivement insinués dans l'état ecclésiastique et un fossé qui s'était creusé entre les théologiens de l'Eglise et la pratique religieuse de fidèles encore très attachés à une « religion superstitieuse », conjuguant surnaturel et mysticisme. Le tout sur fond de gallicanisme et de querelles religieuses (jansénisme, richérisme...). La Réforme catholique va être mise entre parenthèses au XVII^e siècle par la Guerre de Trente ans (1618-1648). Cette guerre est particulièrement désastreuse pour la Lorraine, victime de sa situation géographique et géopolitique.

L'archiprêtré de Rombas au lendemain de la guerre de Trente ans

L'archiprêtré de Rombas fait partie du diocèse de Metz et de l'archidiaconé de Marsal. Il est composé de vingt-sept paroisses : Amnéville, Avril, Ay, Boussange, Briey, Ennery, Fameck, Hauconcourt, Logne, Lommerange, Maizières, Malancourt, Mance, Marange, Mondelange, Moyeuve, Neufchef, Norroy, Pierrevillers, Rombas, Rosselange, Rurange, Semécourt, Richemont, Talange, Trieux et Vitry. Sur ces 27 paroisses, 13 sont sous domination française (Ay, Boussange, Ennery, Fameck, Hauconcourt, Logne, Maizières, Marange, Mondelange, Richemont, Rurange, Semécourt et Talange) et 14 sous domination lorraine (Amnéville, Avril, Briey, Lommerange, Malancourt, Mance, Moyeuve, Neufchef, Norroy, Pierrevillers, Rombas, Rosselange, Trieux et Vitry). Pour résumer, l'Est de l'archiprêtré est en terre française et l'Ouest est en terre lorraine. A côté des paroisses figurent les annexes et les dépendances, au nombre de cinquante, sans oublier les chapelles isolées. Marange a pour annexe Bronvaux, qui était d'ailleurs une ancienne église-mère par le passé. Cet archiprêtré, à l'instar de toute la Lorraine, a été dévasté par la guerre de Trente ans. La vallée de l'Orne fut pillée et ravagée.

Marange n'échappa pas à ce désastre : dans la visite de 1676, le curé de la paroisse explique aux visiteurs que le commandant de Metz entreprit le siège de la maison forte et de l'église, avec troupes et canons, et « somma les habitants de se rendre pour le party d'Espagne et estoient réfugiés dans l'église ». Ils se rendirent sous la promesse qu'on les laisse jouir de leurs biens et qu'on ne fasse aucun tort à leur église. Les assaillants ne respectèrent pas leurs promesses, ils firent démolir la voûte et pillèrent les habitants.

On peut ainsi dresser une longue liste des exactions commises dans la vallée de l'Orne : le village de Vallange fut rasé et n'existera plus par la suite ; on compte 80 mises à mort à Rombas et Pierrevillers, où les maisons furent brûlées, les habitants torturés et brûlés vifs et les enfants pendus ; l'église du XV^e siècle de Vitry fut brûlée, l'abbaye de Justemont profanée et les religieux tous tués sauf le prieur. Selon Albert Wackermann⁽¹⁾, les Suédois dévastèrent plus de 600 églises et Marange fut assiégée par 900 cavaliers (chiffre à relativiser, mais qui peut donner un ordre de grandeur).

Le bilan du XVII^e siècle est donc catastrophique et la démographie en est le reflet, surtout qu'aux malheurs de la guerre, il faut ajouter la peste (1623) et parfois la famine. En 1684, Amnéville, pourtant église-mère, ne compte pas plus de trois ou quatre habitants. Marange est une paroisse qui reste relativement peuplée, sans grande crise démographique : lors de la visite de 1692, on mentionne 450 communicants pour Marange et Bronvaux réunis. Pour la visite de 1756, on indique 700 communicants (y compris les enfants capables d'instruction) et Nicolas Dorvaux dans son *Pouillé du diocèse de Metz*⁽²⁾ en mentionne 600 à la fin du XVIII^e siècle. Il faut manier ces chiffres avec précaution et les relativiser, les curés n'étant pas toujours rigoureux dans la tenue des registres paroissiaux (par exemple, le curé de Norroy en 1676, ne note que les baptêmes), mais ils permettent d'évaluer l'importance de la paroisse de Marange. Pour tout l'archiprêtré, on observe une reprise démographique à partir de la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècle.

Les visites pastorales à Marange et dans l'archiprêtré

Les visites pastorales, qui existaient déjà au Moyen-Age, furent remises au goût du jour par le Concile de Trente. Selon les canons du concile, l'évêque doit effectuer lui-même chaque année la visite de son diocèse ou bien la déléguer à un représentant, vicaire général, archidiacre ou archiprêtre. Les visites ont une double utilité : sur le

1) Albert WACKERMANN, *Mondelange, 20 siècles d'histoire*, 1992, p. 57.

2) Nicolas DORVAUX, *Les anciens pouillés du diocèse de Metz*, Nancy, 1902, p. 483-499.

plan spirituel, elles permettent de contrôler la piété populaire, l'instruction du peuple, le catéchisme, l'école... Sur le plan matériel, l'objectif est de dresser un « état des lieux », on inspecte les églises, les cimetières, les ossuaires, les ornements, le linge...

Il y a une évolution des préoccupations des visiteurs au cours du XVIII^e siècle³⁾. A la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècle, l'attention se porte surtout sur l'état des édifices, églises, cimetières et ossuaires, afin de dresser un bilan de la guerre. On se concentre sur le gros œuvre. A partir du milieu du XVIII^e siècle, les bâtiments en eux-mêmes passent au second plan, signe d'un état avancé de la reconstruction, au profit des détails et de l'équipement (linges, ornements...).

Durant la période 1676-1790, il y a eu 17 visites générales de l'archiprêtré : 1676, 1684, 1686, 1698, 1707, 1710, 1718, 1752, 1753, 1756, 1767, 1772, 1773, 1774, 1778, 1784 et 1787, auxquelles s'ajoutent des visites isolées et particulières de paroisses. Marange a été visitée onze fois : en 1676, 1686, 1698, 1707, 1710, 1718, 1753, 1756, 1763, 1773 et 1790. Les visites se font en général quand le temps le permet, le plus souvent en avril-mai-juin et en septembre-octobre, rarement en juillet-août à cause des travaux agricoles. Il y a tout un cérémonial à l'arrivée des visiteurs. Plus le visiteur est important, comme l'évêque en 1676 et en 1698, plus le cérémonial est solennel. Le visiteur est accueilli par le curé de la paroisse, le maire, les « gens de justice », les échevins et tout le peuple assemblé. S'ensuit une procession à l'église où il y a chants et bénédiction.

Restauration des lieux sacrés

Voyons à présent l'état et la restauration des lieux sacrés que sont l'église, le cimetière et l'ossuaire. On peut dire que les églises de la fin du XVII^e siècle ressemblent à tout sauf à des églises. Elles ont servi de refuge pour les habitants, de poste avancé pour les troupes, de maison forte, d'hôpital, de carrière... Lors de la visite de 1684, un tiers des églises de l'archiprêtré ont été déclarées noircies par les flammes. Pour la visite de Marange en 1676, les visiteurs s'exclament : « nous n'avons trouvé aucune église en si mauvais ordre que celle de Marange : la voûte est ruinée et l'église est exposée aux vents et pluies ». Les églises ont perdu leur sacralité, il faut

3) Cet article reprend pour Marange des éléments tirés de mon mémoire de maîtrise réalisé à l'Université de Metz sous la direction de M. Gérard MICHAUX, *La vie religieuse dans l'archiprêtré de Rombas de la fin du XVII^e siècle à la Révolution*, univ. Metz, 2000, 241 p. Les informations relatives aux visites pastorales proviennent principalement des Archives départementales de la Moselle, série 29 J 28, 29 J 84 et 29 J 85, ordonnances et visites de 1676 à 1790.

les reconstruire, mais la reconstruction ne va pas sans poser des problèmes. Qui doit payer ? La règle veut que la nef soit aux frais des décimateurs. A Marange, il s'agit de M. de Saint Jure, de M. Demarion, prieur de Rozérieulles, et du curé, chacun pour un tiers. Le chœur est à la charge du curé, le clocher et la sacristie (s'il y en a une) à la charge des paroissiens. Mais cette règle peut varier selon les paroisses. Que ce soit les décimateurs, les paroissiens ou le curé, ils ont souvent du mal à payer ou ne veulent pas payer. Si les réparations ne sont pas effectuées, deux menaces planent sur la paroisse : la saisie des dîmes et l'interdit. La saisie des dîmes n'est que théorique et ne semble pas avoir été appliquée dans l'archiprêtré de Rombas. Par contre, l'interdit a été appliqué beaucoup plus facilement.

Il porte soit sur toute l'église ou uniquement sur le chœur ou la nef. Mais là aussi, il y a une très grande souplesse dans l'application avec de nombreux sursis.

A Marange, l'ordonnance du 4 janvier 1760, qui suit la visite de septembre 1756, impose un interdit sur l'église. Mais il y aura des sursis en mai 1772 et en novembre 1772. En avril 1773, Marange est à nouveau l'objet d'une visite et obtient encore un sursis jusqu'au 15 août 1787. Les interdits n'ont donc pas été appliqués et les paroissiens ne sont pas pressés de faire les réparations.

L'aménagement et l'intérieur des églises sont très importants et sont souvent en désordre. A Marange, lors de la visite de 1698, on signale qu'il y a un banc, situé contre l'autel, du côté de l'Evangile, où prennent place Madame de Mercy, collatrice de la paroisse, et ses filles, ce qui empêche le passage. C'est également le cas du côté de l'Epître, avec le banc des échevins. Néanmoins les paroissiens font des efforts pour réaménager l'église. A Marange, la chaire à prêcher apparaît pour la première fois dans la visite de 1756, ainsi que les deux confessionnaux, ce qui fait désormais de Marange une exception, car peu de paroisses sont alors équipées d'un confessionnal. En ce qui concerne les équipements, tels que calice, patène, linge..., Marange semble bien pourvue.

Les cimetières et les ossuaires sont des lieux qui ont été longtemps peu respectés et bien souvent profanés. A la fin du XVII^e siècle, leur état est catastrophique d'autant qu'ils n'ont pas échappé à la Guerre de Trente ans. Ils ont été trop fréquentés au moment des guerres, des pestes et des disettes, ce qui a contribué à les banaliser. Ces lieux sont devenus des endroits de rassemblements et de passages. A Marange, durant la visite de 1676, on signale aux visiteurs que les voisins du cimetière y mettent leur fumier et qu'il faut

y mettre une porte car le bétail y pénètre. En 1698, il est mentionné qu'il y a deux brèches dans le mur. En 1707, celles-ci ne sont toujours pas réparées. Il y a une porte au cimetière, mais elle ne ferme pas à clef et il faut remettre à l'ossuaire. En 1710, 1718, 1753 et 1756, les murs n'ont pas encore été réparés. En 1756, apparaît pour la première fois un nouvel élément, l'obligation de construire « un petit mur pour les enfants morts » destiné à séparer des autres les enfants morts sans baptême, car ceux-ci n'allaient pas au paradis mais dans les limbes. Lors de la dernière visite en 1790, les murs du cimetière ne sont toujours pas réparés et il n'y a toujours pas de petit mur pour séparer les enfants. L'ossuaire n'apparaît que dans les visites de 1707 et 1710. Ensuite, plus aucune mention. On peut penser qu'il a été réparé.

Le constat pour les presbytères est similaire à celui des cimetières et des ossuaires. Il n'y a que la visite de 1686 qui traite des maisons curiales. En 1686, le presbytère de Marange figure parmi les pires de l'archipêtré, d'ailleurs le curé n'y habite plus car il est inhabitable. Les murs et le plancher sont délabrés, les deux chambres basses sont en très mauvais état, le grenier et la grange sont en ruine, il n'y a pas d'écurie et pas de poêle. Toutes les réparations sont aux frais des paroissiens, à l'exception de la grange qui est pour un tiers à la charge des paroissiens et pour deux tiers à celle des décimateurs. La majeure partie des coûts de réparation pèse sur les paroissiens de Marange, qui sont loin d'avoir les moyens. Il est donc fort à parier que le presbytère ne sera jamais réparé.

La vie paroissiale

La paroisse est l'élément central de la vie religieuse, elle est gérée collectivement par la communauté. Le patron ou collateur d'une paroisse est celui qui confère le bénéfice ecclésiastique. À l'origine, il appartenait exclusivement aux évêques, mais au fil des siècles les laïcs se sont emparés de ce droit. À Marange, c'est M. de Mercy, seigneur du lieu, donc un présentateur laïc. Tout comme le droit de patronage, la dîme est un impôt, qui a été détourné par les laïcs. À Marange, les décimateurs sont chacun pour un tiers, M. de Saint Jure, M. Demarion, prieur de Rozerieulles, et le curé. Marange est un cas particulier car elle a des dîmes considérables : les dîmes rapportent aux trois décimateurs 200 hottes de vin, 60 paires de quarts de blé et 300 francs. C'est beaucoup et cela illustre bien le rôle de la vigne à Marange. Dans son *Pouillé*, Nicolas Dorvaux estime les dîmes de Marange à la fin du XVIII^e siècle à 1500 livres, soit les plus élevées de tout l'archipêtré⁽⁴⁾.

4) Nicolas DORVAUX, ouvr. cit., *ibidem*.

Le curé est au cœur de cette vie religieuse paroissiale. Il est l'intermédiaire entre les paroissiens et les autorités ecclésiastiques. Il a un rôle ambivalent : être le personnage de référence de la paroisse, l'autorité morale, celui qui instruit les fidèles tout en étant le confident et l'ami que l'on côtoie tous les jours. Les procès verbaux de visite nous renseignent sur la qualité des curés, à savoir s'ils remplissent bien leur devoir. Durant toute la période, les curés de Marange semblent avoir été de bons prêtres car rien de négatif à leur rencontre n'est mentionné dans les visites. De 1667 à la fin du XVIII^e siècle, on dénombre cinq curés à Marange : le curé Pierron (originaire du diocèse de Metz) de 1667 à 1708, le curé Ganthier de 1708 à 1745 (son diocèse d'origine nous est inconnu), le curé Savoy de 1745 à 1779 (originaire du diocèse de Toul), le curé Leclerc de 1779 à 1786 (le diocèse d'origine est inconnu), et enfin le curé Zutterling à partir de 1786.

Au cours du XVIII^e siècle, le clergé paroissial va connaître une amélioration qualitative grâce à son encadrement par les autorités ecclésiastiques et la formation dispensée dans les séminaires. Avec un tiers de la dîme, le curé de Marange vit relativement bien, en comparaison des curés congruistes des paroisses voisines.

La fabrique gère le temporel de la paroisse, c'est-à-dire tous les aspects matériels. De ce côté, les informations sont très lacunaires. Pour Marange, il est juste mentionné en 1698 que sa fabrique n'a aucun revenu. C'est d'ailleurs le cas de la majeure partie des fabriques de l'archiprêtré de Rombas, elles sont toutes pauvres.

Les confréries sont des associations de laïcs fondées sur des principes religieux. C'est le cadre privilégié pour l'expression de la piété populaire. Les confréries ont une double vocation, religieuse et sociale, car ce sont aussi des sociétés d'entraide et de secours pour les pauvres. A Marange, il y a deux confréries. Celle de Notre-Dame du Scapulaire, déjà en fonction en 1684, est confirmée en 1698 et en 1727. Elle n'a que sept livres de rente annuelle en 1692 ; cette confrérie mariale fut régénérée par la Réforme catholique. La seconde confrérie est celle de Saint-Martin, mentionnée dès 1727, où elle n'avait que 20 escalins de rente⁽⁵⁾.

En conclusion, les visites pastorales sont une source inestimable et incontournable pour saisir l'histoire religieuse d'un archiprêtré ou d'un diocèse. Elles permettent d'appréhender la vie d'une communauté paroissiale, comme celle de Marange, dans toutes ses

5) Olivier BILLUART, *Les confréries religieuses dans le diocèse de Metz aux XVII^e et XVIII^e siècles*, univ. Metz, mémoire de DEA, 1991, p. 132.

dimensions : religieuse, économique, sociale et culturelle. Bien avant d'être un outil de recherche pour les historiens contemporains, elles furent l'instrument d'une politique : celle de la Réforme catholique.

Elles sont d'abord un moyen pour l'évêque d'affirmer son autorité et servent de liens entre la hiérarchie épiscopale (parfois coupée de la réalité) et les paroisses. Au cours de notre période, les visites pastorales vont connaître des évolutions, tant sur le fond que sur la forme. Sur la forme, elles vont revêtir un caractère de plus en plus administratif, le souci du détail disparaissant et les visites s'espaçant dans le temps. Sur le fond, les préoccupations des visiteurs ne sont plus les mêmes à la fin du XVII^e siècle et au cours du XVIII^e siècle.

A la fin du XVII^e siècle, l'attention est surtout portée sur l'église, le bâtiment en lui-même. Avec la reconstruction et la rénovation qui progressent tout au long du XVIII^e siècle, l'intérêt va se déplacer davantage vers le mobilier et les objets du culte : les ornements, le linge, les bancs..., mais il va également prendre en compte des aspects plus sociaux comme les confréries, les matrones, les maîtres d'écoles, le catéchisme...

Les visites pastorales sont un bon moyen pour mesurer la piété et la ferveur populaire. A la fin du XVII^e siècle, l'archiprêtré de Rombas, comme les autres archiprêtrés du diocèse, est encore profondément meurtri par la Guerre de Trente ans : l'état lamentable des édifices, déclin de la piété populaire au profit d'un laisser-aller général, un clergé paroissial peu motivé, peu formé et mal encadré. La tâche s'annonçait difficile. L'impulsion fut donnée par Georges d'Aubusson de La Feuillade et continuée par ses successeurs, en particulier par Henri Charles du Cambout de Coislin. L'archiprêtré retrouva dès lors de son dynamisme. Les autres acteurs de ce dynamisme retrouvé furent les prêtres, curés et archiprêtres qui s'efforcèrent d'appliquer les ordonnances épiscopales.

Les conditions matérielles des paroisses vont peu à peu s'améliorer : reconstruction des édifices, entretien des cimetières et des ossuaires. Un gros effort « d'équipement » est également réalisé : linges, ornements, calices, ciboires, croix... Petit à petit la Réforme catholique s'implante.

Par ses ordonnances et ses contrôles, l'épiscopat encadre la piété populaire pour la débarrasser, avec plus ou moins de difficultés, de ses éléments païens et folkloriques. Le fidèle doit manifester sa foi dans les messes, les fêtes religieuses et les processions. Il doit

participer aux associations pieuses, le tout dans le cadre et les limites définis par les autorités ecclésiastiques. A l'image du « bon prêtre » qui se développe au XVIII^e siècle, celle du « bon chrétien » doit devenir une réalité.

A la fin du XVIII^e siècle, l'état de l'archiprêtré de Rombas est totalement différent de l'état dans lequel il était à la fin du siècle précédent. Il y a une nette amélioration de la vie religieuse, tant au plan matériel que spirituel. Cette stabilité retrouvée sera de courte durée, la Révolution et son cortège de bouleversements devaient entraîner de profondes transformations.

Régis GADAT